

parts. Les bras s'agitèrent en signe de remerciement. Le nom de Burbank fut acclamé. Tous se rapprochèrent du perron. Hommes, femmes, enfants, voulaient baiser les mains de leur libérateur. Ce fut un indescriptible enthousiasme, qui se produisit avec d'autant plus d'énergie qu'il n'était point préparé. On juge si Pygmalion gesticulait, pérorait, prenait des attitudes.

Alors, un vieux noir, le doyen du personnel, s'avança jusque sur les premières marches du perron. Là, il redressa la tête, et, d'une voix profondément émue :

— Au nom des anciens esclaves de Camdless-Bay, libres désormais, dit-il, soyez remercié, Monsieur Burbank, pour nous avoir fait entendre les premières paroles d'affranchissement qui aient été prononcées, dans l'État de Floride !

Tout en parlant, le vieux nègre venait de monter lentement les degrés du perron ; arrivé auprès de James Burbank il lui avait baisé les mains, et, comme la petite Dy lui tendait les bras, il la présenta à ses camarades.

— Hourra !... Hourra pour M. Burbank !

Ces cris retentirent joyeusement dans l'air et durent porter jusqu'à Jacksonville, sur l'autre rive du Saint-John, la nouvelle du grand acte qui venait d'être accompli.

La famille de James Burbank était profondément émue. Vainement essayait-elle de calmer ces marques d'enthousiasme. Ce fut Zernah qui parvint à les apaiser, lorsqu'on la vit s'avancer vers le perron pour prendre la parole à son tour.

— Mes amis, dit-elle, nous voilà tous libres, grâce à la générosité, à l'humanité de celui qui fut notre

maître, et le meilleur des maîtres !

— Oui !... oui !... crièrent ces centaines de voix, confondues dans le même élan de reconnaissance.

— Chacun de nous peut donc dorénavant disposer de sa personne, reprit Zernah. Chacun peut quitter la plantation, faire acte de liberté suivant que son intérêt le commande. Quant à moi, je ne suivrai que l'instinct de mon cœur, et je suis certaine que la plupart d'entre vous feront ce que je vais faire moi-même. Depuis six ans, je suis rentrée à Camdless-Bay. Mon mari et moi, nous y avons vécu, et nous désirons y finir notre vie. Je supplie donc M. Burbank de nous garder libres, comme il nous a gardés esclaves... Que ceux dont c'est aussi le désir...

— Tous !... Tous !

Et ces mots, répétés mille fois, dirent combien était apprécié le maître de Camdless-Bay, quel lien d'amitié et de reconnaissance l'unissait à tous les affranchis de son domaine.

James Burbank prit alors la parole. Il dit que tous ceux qui voudraient rester sur la plantation le pourraient dans ces conditions nouvelles. Il ne s'agirait plus que de régler d'un commun accord la rémunération du travail libre et les droits des nouveaux affranchis. Il ajouta que, tout d'abord, il convenait que la situation fût régularisée. C'est pourquoi, dans ce but, chacun des noirs allait recevoir pour sa famille et pour lui un acte de libération qui lui permettrait de reprendre dans l'humanité le rang auquel il avait droit.

C'est ce qui fut immédiatement fait par le soin des sous-régisseurs.

Depuis longtemps décidé à affranchir ses esclaves, James Bur-



bank avait préparé ces actes, et chaque noir reçut le sien avec les plus touchantes démonstrations de reconnaissance.

À la fin de cette journée fut consacrée à la joie. Si, dès le lendemain, tout le personnel devait re-

tourner à ses travaux ordinaires, ce jour-là, la plantation fut en fête. La famille Burbank, mêlée à ces braves gens, recueillit les témoignages d'amitié les plus sincères, aussi bien que les assurances d'un dévouement sans bornes.

Cependant, au milieu de son ancien troupeau d'êtres humains, le régisseur Perry se promenait comme une âme en peine, et, à James Burbank qui lui demanda :

— Eh bien, Perry, qu'en dites-vous ?

— Je dis, Monsieur James, répliqua-t-il, que, pour être libres, ces Africains n'en sont pas moins nés en Afrique et n'ont pas changé de couleur ! Or, puisqu'il sont nés noirs, ils mourront noirs...

— Mais ils vivront blancs, répondit en souriant James Burbank, et tout est là !

Ce même soir-là le dîner réunissait à la table de Castle-House la famille Burbank, vraiment heureuse, et, il faut le dire, aussi plus confiante dans l'avenir. Quelques jours encore, la sécurité de la Floride serait complètement assurée. Aucune mauvaise nouvelle, d'ailleurs, n'était venue de Jacksonville. Il était possible que l'attitude de James Burbank devant les magistrats de Court-Justice eût produit une impression favorable sur le plus grand nombre des habitants.

À ce dîner assistait le régisseur Perry, qui était bien obligé de prendre son parti de ce qu'il n'avait pu empêcher. Il se trouvait même en face du doyen des noirs, invité par James Burbank, comme pour mieux marquer en sa personne que l'affranchissement, accordé à lui et à ses compagnons d'esclavage, n'était pas une vaine déclaration dans la pensée du maître de Camdless Bay. Au dehors éclataient des cris de fête, et le parc s'illuminait du reflet des feux de joie, allumés en divers points de la plantation. Vers le milieu du repas se présenta une députation qui apportait à la jeune fille un